Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 2 (1914)
Heft: 8

Artikel: Pourquoi le gnosticisme n'a-t-il pas réussi?
Autor: Faye, Eugène de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379933

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

POURQUOI LE GNOSTICISME N'A-T-IL PAS RÉUSSI ?

Le gnosticisme a toujours piqué la curiosité. Depuis que les préventions dont il a été si longtemps l'objet ont été dissipées, qu'il a cessé d'être une sorte d'épouvantail et que les critiques du moins ne le considèrent plus comme le produit d'imaginations en délire, l'intérêt qu'il excite s'est accru, est devenu surtout plus sérieux. La recherche notamment des causes qui expliquent son échec, sensible dès le IVe siècle, est singulièrement instructive.

De nombreuses et importantes études ont, ces dernières années, renouvelé l'histoire du gnosticisme. Nous avons consacré à ces travaux deux articles, publiés ici-même (1), auxquels nous nous permettons de renvoyer le lecteur.

Nous n'avons pas à retracer ici les grandes lignes de l'histoire du gnosticisme, d'après les documents. Nous l'avons fait dans un volume, paru en 1913, de la Bibliothèque de la section des sciences religieuses de l'Ecole des Hautes Etudes, intitulé *Gnostiques et gnosticisme*.

Pour répondre à la question qui fait l'objet de ce travail, il nous suffira de marquer la différence capitale qui distingue

(1) *Les études gnostiques (1870-1912)*. Revue de théologie et de philosophie, nouvelle série, t. I (1913), p. 285-299 et 363-377.

le gnosticisme du IIe siècle de celui du siècle suivant. Les maîtres du gnosticisme, les Basilide, les Valentin, les Marcion et leurs premiers disciples, Isidore, Ptolémée, Héracléon, Apelle, ont été des philosophes religieux, des exégètes, parfois des spéculatifs ; ils ont fondé des écoles. Mais à partir de la troisième génération, aux environs de l'an 170 à 180, apparaissent des gnostiques d'un nouveau genre. Ils sont moins instruits ; il y en a qui viennent du paganisme, qui ont été adeptes soit des mystères, soit des religions orientales ; ils ont soif d'expiation, ils rêvent de recettes magiques de salut.

Ceux-ci héritent des systèmes des grands gnostiques. Qu'en ont-ils fait ? Ils les ont altérés et en ont changé complètement le caractère. Pour tout dire, d'une philosophie religieuse, ils ont fait du gnosticisme une religion où prédomine le rite, et dans la spéculation la fantaisie. A partir du IIIe siècle, les écoles gnostiques se transforment soit en églises, soit en associations de mystes. Capitale est cette transformation, mieux vaudrait dire cette révolution, que nous révèlent les textes. Elle explique non seulement l'évolution qu'a suivie le gnosticisme, mais comme on va le voir, sa dégénérescence et finalement sa défaite.

Le IIIe siècle a peut-être été pour le christianisme antique, sa période la plus critique. C'est alors que sa destinée s'est vraiment décidée. Il n'avait pas seulement contre lui l'Empire dont l'hostilité allait grandissant, il lui fallait compter avec deux redoutables rivaux qui lui disputaient la direction des esprits. L'un était la philosophie qu'Ammonius Saccas et Plotin renouvelaient et rajeunissaient précisément à cette époque. Avec une merveilleuse souplesse, le néoplatonisme se rapprochait de la multitude et tendait à muer en religion. Mais le concurrent le le plus dangereux, c'était le gnosticisme. Au IIIe siècle il s'est complètement détaché de l'Eglise, il constitue une forme rivale du christianisme. En même temps il profite de ses anciennes relations avec l'Eglise pour lui soutirer ses forces vives. Qu'on se souvienne du fait si curieux rapporté par Epiphane. Au temps de sa jeunesse, une enquête avait révélé que quatre vingts membres de l'Eglise d'Alexandrie faisaient secrètement partie d'une secte gnostique. Le jeune Epiphane faillit se laisser entraîner.

Au IIIe siècle, néoplatonisme, gnosticisme et christianisme pa-

raissent avoir été de force égale. Rien de plus intéressant que de rechercher les causes profondes qui ont préparé la victoire du christianisme dont Constantin n'a été en fait que l'habile bénéficiaire.

La première des causes qui expliquent l'insuccès final du gnosticisme, c'est sa *décadence intellectuelle,* je dirais volontiers, *scientifique*. Prenez les écrits gnostiques coptes qui représentent le mieux le gnosticisme du IIIe siècle et comparez-les avec les fragments authentiques de Basilide, de Valentin ou de Ptolémée et d'Héracléon, la différence est énorme. L'infériorité de culture qu'accusent les gnostiques du IIIe siècle sur leurs prédécesseurs du IIe siècle est manifeste. Placez les pauvretés exégétiques de la *Pistis Sophia* en regard de l'interprétation si remarquable de l'Ancien Testament que Ptolémée a esquissée dans sa lettre à Flore, et vous serez édifiés. Plotin accuse les gnostiques d'avoir, par leurs spéculations, bouleversé l'économie du monde invisible. Le grand philosophe avait raison. Tandis que le plérôme de Valentin est le symbole harmonieux et poétique d'une pensée vraiment philosophique, il est impossible de découvrir une idée quelconque dans les enfilades d'éons qui remplissent la *Pistis Sophia* ou les livres de *Jeû*. Ces étourdissantes séries de titres et de noms sont le produit du procédé le plus puéril qui se puisse imaginer. Associations verbales, assonnances de mots, antithèses d'images, en voilà tout le secret. Une fois le mécanisme connu, on voit se dévider les séries par une sorte de mouvement automatique, facile à prévoir dès qu'on en connaît la loi.

Or tandis que le gnosticisme laisse ainsi décliner dans son sein la culture, la science philosophique, la pensée, l'exégèse, le christianisme, par l'école catéchétique d'Alexandrie, par Clément et Origène fait de plus en plus grande figure dans le monde de l'érudition et des écoles. La jeunesse instruite lui vient en masse. Il se produit alors ce fait curieux, c'est que tandis qu'au temps des apologistes, et même au temps d'Irénée et de Tertullien, la supériorité intellectuelle des meilleurs gnostiques sur les chrétiens de la grande Eglise était marquée, au IIIe siècle, les rôles sont renversés. Bientôt le gnosticisme ne pourra plus lutter sur ce terrain avec le christianisme. N'y a-t-il pas un grand enseignement à tirer des faits que nous

venons d'indiquer ? Soyons certains que toute doctrine religieuse, école ou église, qui proclame avec des airs de bravoure la banqueroute de la science et la confusion de la critique prépare sa propre défaite et s'attirera tôt ou tard le châtiment que mérite sa hautaine ignorance.

Une autre cause de l'insuccès final du gnosticisme, c'est *la prépondérance qu'il accorde au rite*. C'est chose faite au IIIe siècle. Elle s'annonce déjà dans les *Extraits* de Théodote. Le fameux Marcus fut l'un des premiers à comprendre le prestige de certains rites et de certaines formules sacramentelles. Dans toutes les sectes dont on peut assigner la floraison au IIIe siècle, les formes rituelles sont l'essentiel. Nous avons du fait que nous signalons le témoignage le plus éclatant dans les écrits coptes. Il nous suffit de rappeler le quatrième livre de la *Pistis Sophia* et le deuxième livre de *Jeû*. On sait ce que le baptême et l'eucharistie sont devenus dans ces textes et toute la valeur que leurs auteurs attribuaient aux formules et aux mots de passe dont Jésus est censé livrer le secret à ses disciples.

Ce ritualisme a été d'abord une cause de succès pour les sectes gnostiques. On sait l'importance religieuse qu'avaient alors les formules magiques et les gestes sacramentels. L'Eglise le comprit si bien qu'elle adopta plus d'un rite qui lui était étranger. C'est vraiment alors que sont nés les sacrements et l'idée de l'*opus operatum*.

Mais ce qui fut d'abord une force ne tarda pas à devenir une cause de faiblesse. Le rite et les formules magiques prirent tant de place dans la religion gnostique qu'ils finirent par exclure toute vie intérieure. Les aspirations mystiques n'y trouvaient plus d'aliment. Dès que dans une religion, le rite vient à prédominer exclusivement, cette religion est condamnée. N'est-ce pas ce qui explique la décadence de la religion romaine officielle ? Pour le Romain la religion se confondait absolument avec le rite, et finalement elle s'est évidée de tout mysticisme. Pourquoi les religions orientales, les mystères et les cultes syncrétistes ont-ils eu une si grande vogue au IIIe siècle, si bien que l'on peut dire qu'ils ont donné un regain de vie au paganisme ? N'est-ce pas parce qu'à côté de rites fort séduisants, les aspirations de pureté, les besoins d'expiation, les rêves de rédemption, bref le mysticisme y trouvaient de quoi se nourrir ? Ce mysti-

cisme, besoin des âmes, le gnosticisme le néglige de plus en plus, tandis que le christianisme lui donne d'amples satisfactions. De là une grave cause d'infériorité.

Une autre, c'est *l'absence de tradition*. Le gnosticisme n'a pas su s'en donner une qui s'imposât. Il est douteux qu'une religion qui ne plonge pas ses racines dans le passé puisse durer. Une tradition, si large qu'en soit l'interprétation, est nécessaire. Elle sert, pour ainsi dire, de point d'appui au sentiment religieux. Le mystique lui-même ne saurait s'en passer. Or les gnostiques ont commencé par répudier l'Ancien Testament, les uns, comme les marcionites, sans aucune réserve, les autres, comme les disciples de Valentin, avec quelques nuances qui malgré tout n'en laissaient subsister qu'une trop faible partie. Ce radicalisme était d'autant plus malheureux que les IIe et IIIe siècles ont été une époque d'érudition qui avait le culte du passé. Chacun, fût-il philosophe, s'appuyait sur une tradition et ne croyait rien pouvoir avancer s'il ne pouvait le fonder sur des autorités. Les gnostiques ont bien senti que c'était là un point faible. Ils ont fait de grands efforts pour se créer une tradition. Tantôt ils prétendaient qu'ils étaient en possession de tout un enseignement secret, ésotérique de Jésus, tantôt ils produisaient des évangiles apocryphes, parfois même, comme les gnostiques des *Philosophumena*, notamment le *Naassène*, ils rassemblaient les mythes les plus hétéroclites pour en faire une tradition. Efforts assurément louables, mais qui ne réussirent pas à conférer aux doctrines gnostiques ce prestige d'antiquité dont aucune doctrine ne pouvait alors se passer. Pendant ce temps, l'Eglise s'appropriait la Bible juive, en faisait, par l'interprétation, un livre chrétien, complétait ce fonds de traditions religieuses par une tradition orale dont les Evangiles canoniques ne sont qu'une émanation partielle, l'enrichissait, l'entretenait avec soin, l'entourait de toutes sortes de garanties. L'entreprise réussit au-delà de toute espérance. La supériorité du christianisme à cet égard est écrasante.

Signalons une dernière cause, selon nous, de l'insuccès final du gnosticisme. C'est *sa morale*. Il est incontestable que les maîtres du IIe siècle et leurs premiers disciples ont prêché l'ascétisme. Basilide, Marcion, Valentin, Héracléon, Ptolémée, Apelle sont des ascètes et parfois, comme Marcion, ils poussent

l'ascétisme jusqu'à condamner le mariage. Les meilleurs des gnostiques sont restés fidèles au rigorisme des fondateurs. La morale de la *Pistis Sophia* et des livres de *Jeû* est très franchement ascétique. A ce point de vue, le gnosticisme allait dans le sens des grands courants de l'époque. Dans l'Eglise, depuis saint Paul, en passant par Tertullien, Origène, jusqu'aux Pères du IVe siècle, l'ascétisme n'a cessé de grandir et de devenir plus rigoureux. Même tendance chez les philosophes. Plotin était un ascète strict.

Malheureusement pour les gnostiques, pénètrent dans leur sein, vers la fin du IIe siècle, des adeptes, venus pour la plupart du paganisme, comme les Carpocratiens, qui prêchaient la licence des mœurs, parfois l'immoralité contre nature. Les vrais gnostiques ont eu beau protester. Nous avons encore dans les écrits coptes leurs protestations indignées. Ces doctrines de dépravation se propagèrent rapidement. On les justifiait habilement au nom même des principes gnostiques. Les anciennes sectes, tels les Basilidiens, furent contaminées. Au IIIe, surtout au IVe siècle, la plaie est béante. Naturellement les adversaires se sont emparés de ces déplorables aberrations pour en accabler le gnosticisme tout entier. On ne fit plus de distinction entre gnostiques libertins et gnostiques ascétiques. Qu'on se souvienne du livre d'Epiphane ! Soyons certains que rien n'a plus contribué à discréditer le gnosticisme que la solidarité qui le liait à des sectes et à des conventicules où, sous prétexte de rites, on pratiquait l'immoralité la plus ignoble.

Telles sont les principales causes qui expliquent la décadence du gnosticisme. Mais comme il arrive toujours aux grands mouvements de sentiment et de pensée, en mourant, il a laissé un héritage. Bon gré, mal gré, le christianisme a recueilli cet héritage. En effet le gnosticisme a exercé sur lui une influence à la fois directe et indirecte.

Indirecte en ce qu'il l'a obligé, comme M. Harnack l'a si bien montré, pour se défendre, à s'envelopper d'une triple cuirasse. C'est le canon du Nouveau Testament, la règle de foi et l'institution de l'épiscopat monarchique. — Directe en ce qu'il lui a légué l'idée sacramentelle, le rite qui, par sa seule vertu, opère dans le participant.

Indirecte encore, en ce qu'il a forcé les chrétiens à réfléchir

et à penser leur foi. Sans lui, ils n'auraient jamais eu de théologie. — Directe en ce que ses doctrines ont marqué de leur empreinte, encore très discernable, les doctrines d'un Origène, et par son entremise, celles de l'Eglise.

Il est, cependant, une partie de cet héritage que l'Eglise s'est empressée de répudier. C'est celui de la liberté de la pensée. Clément et Origène s'en inspirent encore. Mais l'Eglise réagit. Pendant de longs siècles, elle allait renier et persécuter la liberté.

E. DE FAYE.